

Fiche technique

Japon - 2000 - 1h37

Réalisateur :

Kiyoshi Kurosawa

Scénario :

Kiyoshi Kurosawa

Tetsuya Onishi d'après un roman de **Mark McShane**

Montage :

Junichi Kikuchi

Musique :

Gary Ashiya

Interprètes :

Koji Yakusho

(Koji)

Jun Fubuki

(Jun)

Tsuyoshi Kusanagi

(la petite fille)

Ittoku Kishibe

(le professeur d'université)



Résumé

Banlieue de Tokyo. Koji est ingénieur du son et sa compagne médium. Après la disparition d'une petite fille, la police fait appel aux dons de Jun pour la retrouver. Mais par le plus grand des hasards, ladite petite fille n'est pas bien loin. Tout bascule alors dans la vie bien rangée du couple qui se voit personnellement lié à la disparition...

Critique

(...) Chaque film de Kiyochi Kurosawa semble indissociablement relié aux précédents et annoncer les développements ultérieurs de l'œuvre. Ce constat est d'autant plus facile à faire qu'il s'exerce, avec **Séance**, sur un film désormais un peu ancien (depuis, l'infatigable Kurosawa en a réalisé au moins trois autres) mais resté inédit en salles.

Il est ainsi impossible d'échapper, à qui s'est déjà immergé dans les visions du cinéaste, au sentiment que le film s'ouvre immédiatement sur un monde étrangement familier, un espace de la terreur ordinaire, un univers auquel il fait subir ici, une fois de plus, de subtiles variations.

Séance est l'adaptation d'un roman anglais de Mark McShane écrit dans les années 1960, un thriller que Kiyoshi Kurosawa a plié à sa propre vision. (...)

Si ce récit paraît s'adapter au regard particulier du cinéaste, c'est parce que Kurosawa, une fois de plus, réinvente un rapport subtil entre rationnel et irrationnel.

Alors que tout pouvait relever d'une logique strictement réaliste, d'une constatation que le réel résisterait à toutes les tentatives de contrefaçons, que pourraient représenter ici les "dons" de Jun, le film est peuplé de fantômes, de visions effrayantes et d'irruptions spectrales. Un double obscur de la réalité hante l'univers quotidien, familier, banal du film. Pourtant celui-ci ne relève pas de la traditionnelle histoire de fantômes dont le cinéma japonais s'est fait une spécialité, spécialité récemment remise au goût du jour par quelques jeunes réalisateurs. Ni le fantastique ni son contraire, le réalisme pur, ne sont ici des fins en soi. Tout va en effet se dérouler selon un enchaînement catastrophique d'événements qui se joue, au bout du compte, de cette dialectique. Les personnages sont entraînés dans une chute inéluctable vers l'horreur et la destruction, selon les lois d'une vision du monde absolument pessimiste.

Séance relève une fois de plus de cette épouvante philosophique qui fait le prix et la singularité de l'œuvre du cinéaste. C'est ici la relation conjugale comme force autodestructrice qui est au cœur du récit. Qu'est celui-ci sinon, essentiellement, l'histoire d'un couple ? Mais le temps et l'ennui ont érodé ce qui avait pu le faire tenir. Désir de mort de l'autre, assèchement des sentiments, tentative déraisonnée de les ranimer par un geste un peu monstrueux et, en même temps, aveuglement face à cette situation dû à l'habitude et à un déroulement atone du temps, sont les véritables ressorts de ce récit cruel. "Ne craignez pas d'être ordinaire", est-il conseillé au personnage masculin qui voit surgir les signes d'un remords prenant la forme d'un double de lui-même. Produit pour le petit écran, **Séance** affiche une sobriété de moyens, l'austérité d'une froideur télévisuelle qui renforce la capacité anxiogène de la mise en scène.

Jean-François Rauger
Le Monde/Aden - 5 mai 2004

Réalisé peu avant **Kairo**, **Séance** contient déjà en lui tout ce qui a fait l'entêtante beauté de ce qui est peut-être le chef-d'œuvre de Kiyoshi Kurosawa. (...) Sans doute plus que d'autres, Kiyoshi Kurosawa aura opéré la fusion du cinéma moderne et du cinéma de genre par l'immersion du fantastique et de l'horreur au sein de questionnements existentiels, et à l'intérieur d'une fiction de couple comme rarement il nous a été donné d'en voir. On le sait, le couple fut la grande affaire du cinéma moderne. Pas une histoire de nombril comme le croient trop souvent les thuriféraires du cinéma de genre pur et dur. Non, plutôt des récits qui entraînent en résonances, parfois de manière aigre et désenchantée, avec les mythes anciens. Il n'est que voir par exemple **Le Mépris** de Godard et ses va-et-vient incessants entre l'histoire d'Ulysse et de Pénélope et la relation de mépris qui anime désormais l'homme et la femme de nos jours, celle-ci n'étant plus prête à attendre sagement à la maison le retour de l' élu de son cœur. La modernité a tué le mythe, et celui-ci en retour nous nargue de sa perfection, ses personnages de leur évidence tranquille, forts de leur croyance.

Chez Kurosawa, la donnée "couple" n'est finalement pas si différente au regard des mythes ancestraux du Japon, et notamment des fantômes qui n'en finissent pas de hanter la psyché nipponne. Ici, la disparition de la petite fille est l'occasion de relancer un couple que l'on devine mollement anéanti par le passage des années, sans que ceux-ci aient à leur actif d'intenses réalisations de vie : absence d'accomplissement professionnel d'abord, pour cette femme dont le talent médiumnique n'a jamais été reconnu à sa juste valeur, mais plus encore manque fondamental d'un enfant qui aurait donné une seconde jeunesse au couple, hors champ jamais nommé ni problématisé, mais dont le puissant refoulé n'aura de cesse de revenir sous la forme du terrifiant fantôme de la

fillette. Dans **Séance**, tout ce que le réel contient de non-dit, le mythe - c'est-à-dire le fantastique - le renvoie avec une puissance de figuration à la face des personnages et du spectateur.

Puissance de figuration, mais avec cette manière si particulière propre à Kurosawa et à quelques films japonais récents, une torpeur maligne, une fixité sourde des choses qui solidifie les personnages sur place (et nous avec), les empêche de voir clair et de décider en conséquence. Une cécité les anime, au sens quasi œdipien du terme. Comme en atteste l'horrible talent avec lequel ils s'engouffrent dans leur destin tragique, jusqu'à révéler eux-mêmes, *in fine*, l'objet du délit, le leur (presque un désir de meurtre), bien antérieur à tout ce qu'on a pu voir, dans un geste qui relève tout à la fois de la conscience et de l'inconscience (geste qu'on ne saurait dévoiler au spectateur sans déflorer le film). Ce drame intime, Kurosawa le met en scène muni de son habituelle précision clinique, de ses lents et paradoxaux effets de sidération (on ne sursaute pas, on est pétrifié) et de son talent d'invocation de toutes les invisibilités, comme si le réel fourmillait de matière ectoplasmique (entendez, encore, "de mythe") et tentait d'infiltrer une fiction moderne qui, comme le couple, prend l'eau de toute part.

Jean-Sébastien Chauvin
www.chronicart.com

Dans ses interviews, Kiyoshi Kurosawa explique assez simplement comment il refuse depuis vingt ans -- même si pour nous, sa filmo débute avec **Cure** (1997) de se poser la question du genre. Peu importe de savoir si **Séance** est un film fantastique, et à quelle branche du genre il appartient. Il suffit de voir avec

quelle modestie le cinéaste insinue le paranormal dans les premières scènes. C'est d'abord un sujet de conversation entre un étudiant en psychologie et son directeur de thèse. (...) **Séance** est l'adaptation d'un roman anglais du début des années 60. Le scénario prend néanmoins à son compte certains traits du Japon actuel déjà repérés ailleurs : pratique du non-dit, prégnance d'une culpabilité nourrie par un syncrétisme religieux, réservoir de frustrations, sociales et autres. Avec Jun, voici aussitôt venir les fantômes. Encore gamine et déjà mûre, Jun est déterminée à faire valoir au grand jour les talents qu'elle exerce à domicile auprès d'une maigre clientèle. Koji partage sa vie, quadra au calme ténébreux, qui officie comme bruiteur sans prêter d'intérêt particulier aux documentaires qu'il alimente. Leur maison est trop ordonnée, sans enfants. Kurosawa décrit la tiède monotonie de leur existence tout en suggérant son endémique fragilité. (...) Kurosawa s'efforce d'être impartial : il semble admettre la réalité des «phénomènes», puis dans un second temps nous en propose le revers bidonné. Les deux séances qui vont crucifier le couple au mur de l'imposture sont le pendant hystérique du lent processus d'accablement qui dévaste l'infortuné Koji (Koji Yakusho, l'acteur fétiche de Kurosawa, est comme d'habitude excellent). Car tout a évidemment mal tourné, et le coupable, c'est lui. Sa femme en est sûre. Sans personne d'autre à qui confier ses tourments, il s'en persuade lui-même. La fillette en vert est devenue un fantôme, un des plus flippants qu'on ait vus de mémoire récente. Le recours assez comique à des prêtres exorcisant la maison symbolise une impuissance morale. Le film, lui, paraît n'avoir jamais quitté son cours imperturbable, ni tout à fait dérogé au cahier des charges d'une honnête série B. Mais son travail sur l'esprit du spectateur est accompli, il ronge, il attaque, il détruit. Kurosawa, malin jusqu'au bout, nous laisse

entendre - et même voir - que sa résolution policière est quasiment superflue. Grand petit film.

François Gorin
Télérama n° 2834 - 8 mai 2004

L'avis de la presse

Les Inrockuptibles - Bertrand Loutte
Crise conjugale et présence spectrale intermittente se mêlent dans ce thriller épuré et inquiétant.

L'Express - Arnaud Malherbe
(...) question fantômes japonais, jeunes filles aux cheveux longs sans visage et atmosphères délétères, **Ring**, **Dark Water** et **The Eye** ont déjà donné. En plus beau et en plus glaçant.

Brazil - Christophe Lemaire
En lieu de jouer sur les effets chocs, Kurosawa préfère distiller l'angoisse au compte goutte avec un sens du récit, des acteurs, du montage, de la photo et du clapman particulièrement remarquable.

Ciné Live - Xavier Leherpeur
Un film de fantômes classique, qui joue la carte d'une accumulation peu crédible de rebondissements. En revanche, la mise en scène atteste d'un impeccable savoir-faire.

Cinéastes - Boris Jeanne
Il y a du De Palma chez Kurosawa. Son travail en est arrivé à un point où la mise en forme prend nettement le pas sur la crédibilité et la nécessité de l'intrigue. (...) **Séance** est (...) un film maniériste, où le réalisateur se réapproprie les motifs visuels et sonores qui lui sont propres, et déjà réutilisés ailleurs - avant **Ring** il y avait **Cure** et **Kairo**.

www.allocine.fr

Entretien avec le réalisateur

Quel a été le point de départ du film ?
Le film a été produit pour la télévision. Mais le producteur qui m'a proposé ce projet s'intéressait beaucoup au cinéma et a voulu qu'il soit tourné en 16 mm. Le budget était très modeste. Il y a eu d'abord une diffusion à la télévision, puis en salles. C'est très rare au Japon.

Qu'est-ce qui vous a intéressé dans le roman d'origine ?

Il y a une grande tension dans cette histoire. Mais la réalité décrite dans le livre est assez éloignée de celle de la société japonaise contemporaine. Celle-ci est plus complexe. Il a donc fallu faire pas mal de changements. Les motivations du couple qui séquestre la petite fille étaient trop simplistes. Le roman se termine avec l'apparition du fantôme qui vient révéler le meurtre. J'ai voulu développer tout ce qui concerne les apparitions du fantôme. Dans mon film, c'est la deuxième épreuve à laquelle est confronté le couple.

Pourquoi ce goût pour les fantômes au cœur du Japon moderne ?

Il y a peu de réalisateurs qui font des films de fantômes au Japon. On ne peut pas parler d'une mode. Je fais des films de fantômes car je pense qu'il est difficile et ennuyeux de filmer la réalité quotidienne du Japon. La voie qui me reste, puisque j'ai des petits budgets, c'est de filmer un quotidien qui, tout à coup, devient un peu "différent". Le fantôme permet cela.

Vous êtes très précis sur la vie conjugale. Qu'avez-vous voulu montrer ?

Ce couple est composé de deux personnes qui ne sont plus des amants mais qui continuent de vivre ensemble pour échapper à leur solitude. Même si un homme et une femme ont l'impression de se comprendre mutuellement, cette compréhension a des limites et chacun a des rêves et des désirs person-

nels. Vouloir les réaliser à tout prix c'est prendre le risque de sacrifier l'autre. Dans la société japonaise, c'est souvent l'homme qui dirige et la femme qui suit. Dans **Séance**, l'homme découvre qu'il a construit sa vie au détriment des aspirations de son épouse. Mais lorsqu'il décide d'être à l'écoute de celle-ci, le malheur les rattrape.

On a le sentiment qu'il y a dans vos films un double de la réalité.

Au cinéma, il y a tout ce qui n'est pas dans le cadre. On peut dire que c'est un double de notre univers mais qui peut être un peu différent. J'ai montré un quotidien ordinaire et petit à petit l'irruption d'éléments surnaturels. C'est le surnaturel qui permet au spectateur de concentrer son attention sur la banalité de la réalité. (...)

Propos recueillis par
Jean-François Rauger
Le Monde/Aden 05 mai 2004

Le réalisateur

Après plus de vingt ans d'une carrière indépendante où il s'essaya à tous les genres, du porno soft au polar, en passant par des comédies potaches ou bien encore des films politiques, Kiyoshi Kurosawa s'impose désormais comme l'un des plus talentueux de sa génération. Pour preuve, son énigmatique et fulgurant **Cure**, véritable incursion dans un inconscient malade, celui de personnages sans repères à l'image d'une société déboussolée, menacée dans ses soubassements. Les films de Kurosawa questionnent la problématique identitaire et les processus qui conduisent un être à voir son échelle de valeurs bouleversée, sans possibilité de retour. L'idée de contamination prévaut sur celle du remède et le glissement délétère à un état *autre* s'opère insidieusement. Cinéphile averti, admirateur de Richard

Fleisher ou de Don Siegel aussi bien que de Straub ou Godard, il a su transposer son amour du cinéma au coeur des traumatismes du Japon contemporain : amnésie (**License to live**), imaginaire post-apocalyptique (**Charisma**), pertes de repères (**Vaine illusion**)...

Sandrine Marques
Eclipses n°31 - janvier 2000

Filmographie

School days	1978
Shigarami gakuen	1980
Shigarami	
Kandagawa inran senso	1983
Kandagawa wars	
Do-re-mi-fa musume no chi wa sawagu	1985
The Excitement of the Do-Re-Mi-Fa Girl	
Sweet home	1989
They are back	
Jigoku no keibiin	1992
The Guard from the underground	
Katteni shiagare ! Godatsu keikaku	1995
Suit yourself or shoot yourself ! 1	
Katteni shiagare ! Dasshutsu keikaku	
Suit yourself or shoot yourself ! 2	
Katteni shiagare ! Ogon keikaku	1996
Suit yourself or shoot yourself ! 3	
Katteni shiagare ! Gyakuten keikaku	
Suit yourself or shoot yourself ! 4	
Katteni shiagare ! Narikin keikaku	
Suit yourself or shoot yourself ! 5	
Katteni shiagare ! Eiyu keikaku	
Suit Yourself or Shoot Yourself ! 6 - The Hero	
Door 3	

Fukushu - Unmei no homonsha	1997
The Revenge 1 : A visit from fate	
Fukushu - Kienai kizuato	
The Revenge 2 : The scar that never fades	
Kyua	
Cure	
Hebi no michi	1998
Serpent's path	
Ningen gokaku	
License to Live	
Kumo no hitomi	
Eyes of the spider	
Oinaru genei	1999
Vaine illusion	
Kyarisuma	
Charisma	
Korei	2000
Séance	
Kairo	2001
Kairo	
Akarui mirai	2002
Jellyfish	

Documents disponibles au France

Revue de presse importante
Fiches du Cinéma n°1748
Cahiers du Cinéma n°590
Positif n°518
CineLive n°79
Cinéastes n°13

Pour plus de renseignements :
tél : 04 77 32 61 26
g.castellino@abc-lefrance.com